

Alain COUPEL

De la volatilisation des vieux



et autres nouvelles incroyables ...

Alain Coupel

De la volatilisation des vieux

© Alain Coupel, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9284-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Michelle.

De la volatilisation des vieux.

Personne dans notre village, ne déroge au rituel qui consiste à acheter du pain frais à la boulangerie tous les matins. La moyenne d'âge de la clientèle est relativement jeune, mais on compte également dans notre bourg cinq personnes âgées, qui ont toutes leurs petites habitudes. Elles arrivent à heure fixe, et elles commandent toujours exactement la même chose. Si jamais les baguettes sont un peu trop cuites, ou si par malheur, il n'y a plus de pain aux céréales, pour elles cela devient tout de suite dramatique. Chacun de ces seniors respecte un horaire bien précis, à moins de dix minutes près. Ils sont comme ça, nos anciens, ils ont des règles bien établies, qu'ils respectent scrupuleusement.

En ce lundi matin de janvier, tout ne va pourtant pas se dérouler comme de coutume. En effet madame Blérat, d'habitude si ponctuelle, vient tous les jours acheter sa demi-baguette à huit heures trente précises, or il est déjà neuf heures passées, et elle n'a toujours pas franchi la porte du magasin. La vendeuse surprise par ce retard, fait part de son inquiétude aux autres clients du magasin, mais personne ne semble y prêter véritablement attention. Cette vieille dame qui est veuve depuis environ une dizaine d'années, habite dans une petite maison à l'entrée du village, c'est-à-dire qu'à pied, il ne lui faut pas plus de cinq minutes pour atteindre la boulangerie. Par acquit de conscience, la boulangère abandonne quelques instants sa boutique pour aller frapper chez sa cliente, afin de s'assurer qu'il n'y a pas de problème. Cette pauvre Madame Blérat a en effet plus de quatre-vingt-quatre ans, elle est encore en pleine forme, mais à cet âge-là on ne sait jamais ce qui peut arriver. La jeune femme a beau frapper et attendre dix bonnes minutes sur le pas de la porte, elle n'obtient malheureusement aucune réponse, et c'est avec une certaine angoisse qu'elle retourne à sa boutique.

Je ne fais pas partie des personnes âgées, ou du moins pas encore, et lorsque je pénètre dans le magasin pour acheter ma baguette aux six céréales, à neuf heures et demie précises, comme je le fais tous les jours, la vendeuse me saute littéralement dessus, et elle me supplie de continuer les recherches à sa place. Cette brave commerçante ne peut pas laisser sa boutique ouverte sans personne pour accueillir les clients, aussi elle me refille gentiment le bébé. À moi donc la charge de continuer l'enquête sur la disparition de cette brave dame. Je commence par sonner chez elle, mais sans plus de succès que la jeune femme. Je vais aussi alerter les voisins pour savoir si par hasard, ils auraient eu connaissance de son emploi du temps, mais ces derniers m'assurent que si elle avait eu un quelconque projet, ils auraient probablement été prévenus. Ils me garantissent qu'ils n'ont pas été mis au courant de quoi que ce soit, mais ils m'apprennent toutefois, que la disparue a un fils âgé d'une cinquantaine d'années qui travaille en Angleterre, mais hélas ils n'ont ni son adresse, ni son numéro de téléphone. Tout cela ne

m'aide pas beaucoup, mais j'obtiens tout de même une information intéressante, à savoir qu'elle a laissé un double de ses clés à une de ses amies qui habite à l'autre bout du village. Je me précipite donc à l'adresse indiquée, et la dame en question me confirme qu'elle possède bien les clés, mais rechigne à me les donner, car elle n'a pas totalement confiance en moi. Je lui propose alors de m'accompagner, elle finit par accepter et nous pénétrons furtivement tous les deux, tels des voleurs, dans le logis de cette pauvre madame Blérat. Je dois avouer que j'y vais sans enthousiasme, car je suis terrifié à l'idée que l'on va peut-être découvrir un cadavre dans sa chambre. C'est la raison pour laquelle, par un manque de courage certain, je reste en retrait sur le pas de la porte, et je laisse mon accompagnatrice entrer la première. Après avoir visité toutes les pièces, elle me rassure immédiatement : il n'y a absolument personne dans la maison. J'ose alors m'introduire dans la cuisine, et un rapide coup d'œil me montre que tout est en ordre. Nous repartons aussitôt, et je retourne seul à la boulangerie faire mon compte rendu, mais à ce moment et à ma grande surprise, la vendeuse m'informe que ce matin elle n'a pas vu non plus la famille Sandret.

Il s'agit d'un couple, qui vient lui acheter un pain de campagne tous les matins aux alentours de neuf heures, et comme il est déjà dix heures passées, elle se pose à nouveau des questions. Comme je l'ai fait pour madame Blérat, je cours sonner à leur porte, mais là encore, je n'obtiens aucune réponse. J'essaye de pénétrer dans la maison, mais la porte est fermée à clé. Je fais le tour du pavillon, je ne remarque rien d'anormal, mais je tiens tout de même à vérifier que leur voiture est toujours là. Je récupère un cageot vide dans le jardin, je grimpe dessus pour atteindre la petite ouverture d'aération placée au-dessus de la porte du garage, et je parviens ainsi, par cet orifice, à apercevoir leur véhicule. C'est étonnant qu'il soit toujours là, car ce couple est très âgé, ils ont presque quatre-vingt-dix ans chacun et ils marchent difficilement, ce qui fait qu'ils prennent toujours leur voiture lorsqu'ils se déplacent à plus de cinq cents mètres de chez eux. J'interroge les voisins, mais là encore, ces gens ne sont au courant de rien. En revanche, personne n'a le double des clés de leur maison, si bien que je ne peux pas vérifier s'ils sont encore à l'intérieur. De toutes manières, il me paraît peu probable qu'ils aient pu avoir un grave problème de santé tous les deux en même temps.

Je commence à trouver ces deux disparitions plus que bizarres, mais je ne suis pas au bout de mes peines, car de retour à la boulangerie, j'apprends que l'on n'a toujours pas vu Monsieur Duclerc ce matin. Cet homme âgé de quatre-vingt-six ans, est l'ancien instituteur du village. Il est un peu maniaque, et lui aussi est toujours très ponctuel, c'est pour cela que son absence est incompréhensible. Comme j'en ai maintenant pris l'habitude, je pars sonner chez lui et comme pour les autres disparus, personne ne me répond. Mon scénario est désormais parfaitement rodé, je vérifie une fois de plus que la porte d'entrée est bien fermée à clé, j'interroge les voisins, mais sans plus de succès que pour les deux autres.

Lorsque je retourne à la boulangerie qui est devenu maintenant notre quartier général, les gens du village me posent beaucoup de questions sur ces disparitions, mais je suis incapable de leur fournir le moindre renseignement.

Nous avons maintenant quatre personnes âgées qui ont disparu sans laisser la moindre trace, et je propose que l'on attende au plus tard jusqu'à midi, avant d'aller faire une déposition à la gendarmerie. Concernant Madame Blérat nous avons du nouveau, car son amie vient de retrouver par hasard le numéro de son fils en Angleterre. Hélas, si j'arrive à joindre facilement ce monsieur, il ne m'apprend rien. Il n'a pas eu sa mère au téléphone depuis plus d'une semaine, il ne peut m'être d'aucune aide, mais il me fait promettre de le rappeler, si j'apprends quelque chose.

Vers midi moins le quart, alors que je m'apprête à prendre ma voiture pour aller à la ville voisine de Saint-Georges, afin d'effectuer mon signalement aux forces de l'ordre, un homme que je n'avais encore jamais vu au village, se précipite sur moi. J'ai l'espace d'un instant l'espoir qu'il va résoudre les problèmes, qu'il va m'expliquer le pourquoi de ces disparitions mais non, il m'indique au contraire qu'il n'a aucune nouvelle de sa mère depuis ce matin. Cette dame se nomme Madame Brégeot, elle a quatre-vingt-quinze ans, et il vient lui rendre visite assez régulièrement, mais sans la prévenir à l'avance, car vu son âge, elle ne bouge jamais de chez elle. C'est aussi une cliente régulière de la boulangerie, mais elle ne vient jamais avant midi, nous n'avons pas encore eu le temps de nous inquiéter à son sujet. Son fils nous confirme qu'elle ne répondait pas au téléphone ce matin, il s'est aussitôt précipité chez elle, il a fouillé la maison, mais il n'a trouvé personne.

Où sont donc passés nos vieux ? Les cinq aînés que compte le village, se sont évaporés ce matin. Ces disparitions sont totalement incompréhensibles, et les hypothèses le plus folles commencent à circuler dans le village. Ont-ils été victimes d'un tueur en série ? Est-ce l'œuvre d'un fou ? Mais comment cela aurait-il été possible, et s'ils ont tous été tués, alors où sont les corps ?

Le facteur du village va tenter de nous mettre sur une piste. Il se souvient que samedi dernier, il a remis de grandes enveloppes colorées à chacun des disparus. Il est évidemment incapable de nous dire qui en était l'expéditeur, car il ne lit que les destinataires. Ces enveloppes ont-elles un lien avec les disparitions, ou bien est-ce un hasard ? Cette piste va vite être abandonnée, car la femme de ménage de Madame Brégeot nous informe qu'elle en a vu une de ces enveloppes chez sa patronne, mais que c'était juste de la publicité pour une marque connue de vêtements chauds.

Il ne me reste alors plus qu'à partir avec un voisin en direction de la gendarmerie, sachant que je ne pourrai pas leur fournir la moindre indication utile.

Nous avons perdu les cinq seniors du village, probablement au cours de la nuit, car les époux Sandret ont été vus fermer leurs volets la veille au soir aux environs de vingt et une heures. Après avoir dit le peu que je savais au brigadier, je rentre au village, suivi par les gendarmes qui décident de venir enquêter sur place.

Nous commençons par reprendre la visite de la maison de madame Blérat, puisque c'est une des seules qui nous soit accessible grâce au trousseau de clés qu'elle a prêté à son amie. L'intérieur est propre, bien rangé, le lit est fait et on ne voit aucune trace de dispute, ou de violence. Pour vérifier qu'il n'y a pas de traces de sang, les gendarmes passent même un peu de Luminol dans la cuisine et dans la salle de bain, mais sans résultats. Tout semble donc parfaitement normal dans cette maison. Nous obtenons tout de même une indication intéressante, lorsqu'un gendarme ouvre le lave-vaisselle. Il ne contient qu'un bol présentant des traces de café, un couteau avec du beurre sur la lame, et une petite cuillère. Ces ustensiles ont été utilisés pour le petit déjeuner, et comme cette dame avait l'habitude de boire son café vers sept heures trente, nous en déduisons que la disparition a probablement eu lieu entre cette heure-là et huit heures trente, heure à laquelle son absence a été remarquée à la boulangerie. C'est une information importante, mais cela ne veut pas dire que les autres personnes âgées ont disparu pendant le même créneau horaire. Par la suite, la visite du logement de madame Brégeot que nous avons effectuée un peu plus tard, ne nous apprendra rien de plus, son fils qui nous accompagnait nous a assuré que tout était en ordre et surtout que rien n'avait disparu, ce qui élimine la piste d'un cambriolage qui aurait mal tourné.

Après avoir refermé la porte d'entrée à clé, les gendarmes me proposent de réunir quelques personnes, afin de faire le tour du village. Il ne s'agit pas de faire une battue, mais seulement d'inspecter les environs à la recherche d'un possible indice. Nous commençons par vérifier qu'il n'y a rien dans le ruisseau qui longe le bourg, nous fouillons le petit bois, et nous nous aventurons même un peu plus loin jusqu'à l'étang du Salaguet, mais sans aucun résultat. Je participe à ces recherches l'estomac noué, toujours avec la hantise de tomber sur des cadavres, et je prie le ciel pour qu'au moins, si on les retrouve, les corps ne soient pas atrocement mutilés.

À notre retour, nous rencontrons notre maire qui nous demande ce qui perturbe sa bourgade d'habitude si tranquille. Nous l'informons que les cinq personnes âgées que compte notre village ont subitement disparu, elle se sont littéralement volatilisées. L'édile, qui tient soudain à montrer son sens des responsabilités se met aussitôt à échafauder de grandes théories. Pour lui, ces crimes sont certainement l'œuvre d'un détraqué qui cherche à se venger de quelque chose. De quoi, on ne sait pas, mais ce qui lui semble sûr c'est que le coupable est soit un habitant du village, soit quelqu'un qui le connaît bien, car comment peut-on savoir où habitent toutes les personnes âgées, si l'on n'est pas du coin ? Ce qu'il nous dit paraît logique, et maintenant c'est à nous de voir s'il n'y a pas dans le

village quelqu'un dont le comportement nous semblerait bizarre. Son rapide discours terminé, le maire, très satisfait de lui-même, nous quitte rapidement. Il est persuadé d'avoir fait progresser l'enquête de manière importante et, prenant un air condescendant, il nous souhaite à tous bonne chance. De leur côté, les gendarmes vont passer la plus grande partie de leur temps à interroger les gens du village, pour voir s'il n'y a pas quelqu'un que l'on pourrait soupçonner, mais ils n'obtiendront finalement aucune information exploitable.

Au début de l'après-midi, plus d'une dizaine de gendarmes, venus des casernes voisines, ont maintenant rejoint leurs collègues de Saint-Georges. Il y a maintenant des maîtres-chiens qui sillonnent les rues. Ils découvrent juste que madame Blérat est partie de chez elle en direction du centre du village, mais sa piste s'arrête brusquement au bord du trottoir. Cela pourrait indiquer qu'elle est montée dans un véhicule, oui mais lequel ? Il est impossible de le savoir, car le village ne dispose pas de caméras de vidéosurveillance, ce qui rend cette enquête beaucoup plus difficile. Nous sommes désormais totalement isolés du reste du monde, car les forces de l'ordre ont bloqué toutes les routes, les voitures sont systématiquement fouillées, et il y a même un hélicoptère qui patrouille en permanence au-dessus de nous. La menace qui plane dorénavant sur notre village nous rend tous très inquiets. Il est possible qu'après avoir éliminé les plus âgés, le tueur s'en prenne maintenant à de plus jeunes, aussi nous conseillons à tous les habitants de bien se barricader, de n'ouvrir à personne, et de ne pas hésiter à contacter les gendarmes s'ils remarquent quelque chose qui leur paraît louche, ou inhabituel.

En fin d'après-midi, les premières voitures de journalistes arrivent au village. Personne ne sait qui les a mis au courant, mais ils sont tous impressionnés par ces disparitions mystérieuses. Pour eux, cinq personnes volatilisées en une nuit, c'est un événement important qui mérite la une des journaux. Ils font comme les gendarmes, ils interrogent les habitants, et je remarque à ce moment, qu'il y a plus de témoins qui se pressent devant les journalistes de télévision que devant ceux de la presse écrite. Les gens se précipitent pour passer à la télé, même lorsqu'ils n'ont absolument rien à dire. Tout ce remue-ménage laisse les habitants dans une profonde angoisse mêlée de peur, mais cela ne fait pas avancer les choses. Les reporters finissent par s'en aller, sans avoir appris quoi que ce soit d'intéressant, mais le soir même, lors des journaux télévisés, les experts invités sur les plateaux des différentes chaînes sont unanimes pour nous expliquer qu'il s'agit très probablement d'enlèvements, ou de meurtres.

Il est maintenant presque onze heures du soir, les rues du village sont totalement désertes et je me retrouve devant la boulangerie, en compagnie d'un de mes voisins et de deux gendarmes qui ont été chargés de monter la garde toute la nuit. Nous échangeons quelques mots avec eux, mais ceux-ci ne sont guère optimistes. Ils ont du mal à cacher leur inquiétude, car vu l'heure tardive, c'est le

pire que l'on doit envisager. D'après le procureur de la république avec qui ils ont pu parler en fin d'après-midi, il s'agirait probablement d'un enlèvement contre rançon et vu l'âge des victimes, il est à peu près certain que beaucoup ne survivrons pas à cette terrible épreuve.

Il se fait tard, j'ai froid, et je suis prêt à rentrer chez moi, lorsque j'aperçois un minibus s'arrêter à une centaine de mètres de la boutique. Les gendarmes sont aussi intrigués que moi, nous nous demandons tous ce qu'il fait là, lorsque dans la pénombre nous voyons plusieurs personnes en descendre difficilement. Qui sont ces gens ? Je m'approche d'un pas vif, et arrivé à une dizaine de mètres, je reconnais d'abord madame Blérat, puis en me rapprochant du groupe, j'aperçois les quatre autres disparus. Je suis tellement stupéfait que j'ai du mal à y croire. C'est en bafouillant que je leur demande où ils étaient passés, et c'est madame Blérat qui me répond sur le ton de l'évidence :

— Eh ben, on était à la galette des rois du troisième âge, organisée comme chaque année, dans la salle des fêtes de Saint-Georges !

Cette réponse inattendue nous laisse sans voix, et ce n'est qu'au bout d'un long moment qu'un des gendarmes ose cette question :

— J'ai du mal à croire que ce goûter ait pu durer aussi tard, regardez il est onze heures passées !

Madame Blérat reprend alors la parole et, sur un ton toujours aussi autoritaire, elle déclare à ce pauvre gendarme :

— Non, le goûter ne s'est pas terminé tard, mais figurez-vous que nous sommes restés bloqués dans le bus pendant des heures, car vos collègues avaient barré la route !